

n° 206

Mai 2022

Supplément très spécial

LERAVI.ORG

leRavi
ENQUÊTE  SATIRE

Citoyens à tout prix !

le Ravi a suivi les jeunes marseillais du programme Jeunes des deux rives qui malgré la crise sanitaire ne capitulent pas. Au contraire en attendant de pouvoir réaliser leur chantier méditerranéen, ils ont enfilé leur brassard presse pour coréaliser ce numéro.

« Ces projets nous sortent de notre zone de confort. C'est important de quitter le quartier pour aller aider les autres. » En quelques mots prononcés lors de la soirée du 10 février à l'Affranchi (voir p.10), ce jeune du centre social La Solidarité (15e arrondissement de Marseille) résume parfaitement les lignes que le programme Jeunes des deux rives tente de faire bouger. Depuis 2017, le Ravi suit les adolescents et jeunes adultes des centres sociaux et maisons pour tous gérés ou partenaires de la Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône engagés dans des projets de solidarité internationale J2R.

Mais voilà, 2020 est venu tout chambouler, la crise sanitaire a compliqué, voire empêché la mobilité d'une rive à l'autre. D'abord, à cause de la pandémie elle-même avec la fermeture des espaces aériens, aujourd'hui à cause de l'obligation vaccinale. Certains programmes se sont retrouvés reportés à l'infini, voire annulés. « Il a fallu rebondir pour garder la dynamique de groupe, explique Karim Touche, délégué général adjoint de la Ligue 13. On a utilisé les nouvelles technologies pour garder le lien avec l'autre rive, comme la visio. On a aussi mis en place des ateliers créatifs. Et sur la période d'été, on a proposé aux jeunes de partir en séjour en France avec des temps dédiés à leur projet initial », ajoute-t-il. Des temps de formation autour de la laïcité, de la mémoire, de l'identité ont été maintenus pour les encadrants bénévoles investis au Maroc et en Tunisie.

Certains jeunes ont vu leurs programmes annulés deux, voire trois fois, certains se sont démotivés, d'autres sont devenus de jeunes adultes, partis vers d'autres projets personnels ou d'études. « Les décrochages sont à la marge. On a été surpris car la majorité est restée engagée, assure Chloé Bernard, responsable solidarité internationale et européenne à la Ligue. Les jeunes remotivent aussi les animateurs. Aujourd'hui, le contexte Covid est devenu un mode de vie. Les projets sont reportés à l'été 2022 et on espère que cette fois-ci sera la bonne ! » Pour exemples, les échanges entre le Maroc et L'Estaque (16ème) et Bompard (7ème) portent sur la question des discriminations sexistes et du handicap, celui de Saint-Joseph (14ème), sur les déchets, celui de La Solidarité (15ème) sur la rénovation d'un espace jeunes. « Après tout ce temps d'attente, nos jeunes n'auront jamais été aussi bien préparés ! », ironise la jeune femme.

Aller de l'avant

Lors du rassemblement national de février à l'Affranchi, une salle de musiques actuelles de Marseille, la sociologue Joëlle Bordet, qui suit le programme et les participants des deux

DIS-LUI QU'ON EST PAS EN GUERRE!



rives depuis le début de l'aventure J2R, a souligné la capacité des jeunes à aller de l'avant : « Vous n'avez pas pu bouger physiquement mais vous avez bougé dans vos têtes. » En 2022, J2R s'est élargi à quatre nouvelles régions de France et à l'Algérie, avec une ouverture aussi sur le Liban. Pour Karim Touche, cinq ans après le début de la phase test, les jeunes sont aujourd'hui plus armés sur les notions de citoyenneté. « Ce que l'on a remarqué aussi, c'est le développement du travail entre nos différentes structures et entre les régions qui sont aussi dans le programme, comme ça se fait déjà sur l'autre rive. J2R a été fédérateur à ce niveau-là », souligne le délégué général adjoint.

Au Ravi, nous suivons J2R depuis cinq ans. Nous avons vu certains jeunes grandir, prendre de l'assurance et s'émanciper. Et cette année nous avons voulu aller plus loin en leur confiant la coréalisation de ce supplément. Nous les

avons formés à quelques techniques journalistiques, ils ont réalisé des interviews, des reportages, des portraits. L'objectif n'était pas seulement de leur faire découvrir notre métier, mais de leur donner une possibilité supplémentaire d'aller vers l'autre, et de donner à lire leur propre vision des choses. Comme d'habitude, ils s'en sont sortis avec brio !

*J2R est un programme de Solidarité Laïque, soutenu par l'Agence française de développement, l'Agence nationale de la cohésion des territoires et la Fondation de France.

FÉDÉRATION
BOUCHES-DU-RHÔNE
la ligue de
l'enseignement
un avenir par l'éducation populaire

Samantha Rouchard

« Changer le monde pour les autres »

Fervent défenseur des droits humains, Ahmed Galai, président de Solidarité laïque Tunisie a été au cœur de la révolution de 2011. Avec le Quartet du dialogue national, ils ont reçu, en 2015, le prix Nobel de la Paix pour leur rôle dans la transition démocratique du pays. Nous l'avons rencontré lors de sa venue aux Escales méditerranéennes, à l'Estaque, en septembre. Interview.



Quel est votre parcours ?

J'ai 67 ans. J'ai été journaliste de presse écrite, mais aussi enseignant, notamment auprès d'élèves en difficulté. Depuis les années 80, je milite au sein de la *Ligue des droits de l'Homme tunisienne*, c'est la plus ancienne des organisations arabes et africaines de droits humains, autonome et indépendante des autorités. Elle est reconnue par le peuple car elle a fait ses preuves en matière de défense des droits, des libertés et de justice pendant le despotisme avec les régimes de Bourguiba et de Ben Ali. Aujourd'hui je suis président de Solidarité laïque à Tunis et de l'antenne méditerranéenne qui regroupe le Maghreb et le Liban. On travaille sur les droits de l'Homme, l'éducation, la culture, la réduction des inégalités et tout ce qui rend cette planète beaucoup plus juste.

En 2015, avec le Quartet du dialogue national, vous avez reçu le prix Nobel de la Paix. Pouvez-vous nous en dire plus ?

La Révolution de 2011 a été porteuse d'espoir pour le pays et sa jeunesse. Mais au lendemain de cette révolution, la Tunisie a connu de gros problèmes politiques. Des intégristes radicaux, qui n'aiment pas les discours progressistes des droits de l'Homme, ont assassiné deux leaders de la gauche tunisienne, les martyrs Chokri Benlaïd et Mohamed Brahmi. A l'époque, il y a eu pas mal d'autres assassinats terroristes. Ça a plongé le pays dans le marasme. Il y avait un vide constitutionnel, le parlement était suspendu et le gouvernement mis à l'écart. Les pays voisins n'étaient pas stables. Et la patience des jeunes était vraiment entamée. On allait tout droit vers une guerre civile. A ce moment-là nous étions quatre organisations anciennes et reconnues en Tunisie à travailler sur le terrain, dont l'*Union Générale des travailleurs tunisiens* (UGTT), la *Ligue des Droits de l'Homme*, l'*organisation patronale Utica* et l'*Ordre national des avocats*. Ce Quartet du dialogue national a proposé un plan pour sortir de la crise avec un axe constitutionnel, un axe électoral pour élire le président et un axe gouvernemental. On a servi de médiateurs et on a préparé les élections. Cette feuille de route a sauvé le pays du chaos. En 2015, ce quartet auquel j'appartiens a obtenu le prix Nobel de la paix. La symbolique de ce prix c'est la reconnaissance que la société civile peut avoir un rôle fondamental, constructif et structurant pour sauver un pays.

Comment les Tunisiens ont vécu la Révolution de 2011 ?

L'occident l'appelle la « Révolution du Jasmin » ou « le printemps arabe », mais c'est une appellation médiatique. Nous, on la nomme la Révolution de la Dignité et de la Liberté. Liberté par rapport aux droits civils et politiques. Avant ça, la liberté d'expression n'existait pas, les journalistes étaient muselés. La dignité concerne les droits économiques, sociaux et culturels. Car ce qui donne la dignité aux gens c'est le droit d'avoir un logement décent, un accès à l'eau, à la santé et à une éducation et un travail décent. Dans les régimes despotiques, l'argent est utilisé pour la corruption, pour les plus riches. Et tout le reste en pâtit. Lorsque la jeunesse s'est soulevée, c'était pour se réapproprier ses droits économiques dont elle était privée avant la Révolution.

« Celui qui a une cause n'a pas peur » Ahmed Galai

N'avez-vous pas eu peur de vous révolter contre Ben Ali ?

La peur est légitime, car nous avons des familles. Mais je pense que celui qui a une cause n'a pas peur. Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à se mettre debout devant un peloton d'exécution et à dire « Vive la Liberté ! », sinon cette force de rêver d'un monde plus libre, un monde meilleur, même si tu n'en fais plus partie ? Dans tous les militants qui sont morts, il y a beaucoup d'exemples d'abnégation, de courage et d'altruisme. Et c'est le cas dans différents pays du monde comme Pablo Neruda en Espagne, Victor Jara au Chili... Ces gens ont une cause qui les anime. En espagnol on appelle cela la « chispa », la lueur, l'étincelle. La bougie est le symbole d'Amnesty International. La bougie c'est l'espoir : « *Si je ne brûle pas, qui illuminera le monde ?* » Cette phrase résume tout. C'est presque une exaltation de vouloir et pouvoir changer le monde pour les autres. La Révolution a été une libération pour le pays. Alors peut-être que l'on a peur, oui, mais on le cache.

Qu'en est-il de la Tunisie d'aujourd'hui ?

Aujourd'hui il y a un revers de médaille, ce qui explique les gros problèmes économiques actuels de la Tunisie. Car ceux qui ont pris le pouvoir ne suivent pas les schémas politiques de la révolution. Les classes politiques oublient les vraies revendications de la population et sa dignité. La Tunisie bouillonne actuellement. Le 25 juillet 2021, le pays a connu un événement important, le président Kaïs Saïed a gelé les activités du parlement et suspendu la Constitution à cause des problèmes de justice et de corruption. Certains ont dit que c'était mauvais, voyant là un renversement et un complot. Moi je suis de ceux qui ont eu un soutien critique. C'est-à-dire, lorsqu'il y a une cassure dans le pays, la loi devient secondaire par rapport à ce que l'on espère pour le pays. Mais si on suspend le parlement, il ne faut pas que ça dure. Et il faut s'assurer du maintien de la liberté des citoyens et ne pas retomber dans le despotisme que l'on a connu avant. Nous voulons faire élire un parlement représentant du peuple qui votera une nouvelle constitution, mais ce n'est pas au président seul de décider. L'ancien quartet est de retour pour proposer un nouveau plan et une nouvelle feuille de route qui préserve la liberté et l'avenir du pays. (1)

Malgré votre prix Nobel de la Paix, vous arrive-t-il quand même d'être « méchant » ?

Oui, avec les méchants ! (Rires) Je plaisante. Je suis né dans une famille qui n'est pas méchante, qui donne même si elle doit se priver. Mon père était marchand de légumes et je tiens de lui cet amour de l'égalité. Son métier c'était la balance, c'est-à-dire mettre la même chose dans les deux plateaux. J'ai reçu des valeurs d'altruisme. Mon père aidait la résistance algérienne à l'époque de la guerre d'indépendance. Mais ceux qui me marchent sur les pieds, je leur réponds. Je n'oublie pas, mais je pardonne.

(1) Cette interview a été réalisée en septembre 2021. Au moment où nous bouclons ce journal, le président tunisien Kaïs Saïed vient de dissoudre le parlement, dominé par Ennahdha. Et d'annoncer qu'une nouvelle constitution serait soumise à un référendum en juillet avant d'organiser des élections législatives en décembre. Les médias tunisiens parlent de dérive autoritaire.

Propos recueillis par Anaïs, Camille, Léa et Yasmina,

Escales méditerranéennes

Coorganisées par la Ligue de l'enseignement 13, Solidarité laïque, Nuits Mëtisses et la mairie des "15/16", les Escales méditerranéennes se sont tenues sur le port de l'Estaque (Marseille 16ème) du 14 au 18 septembre 2021. C'était la première édition de ce festival qui met à l'honneur la Méditerranée - « *au milieu des terres* » - comme carrefour des différentes civilisations qui composent son pourtour. Quatre jours pour débattre, panser et repenser la Méditerranée ensemble.

Ahmed Galai est venu partager son expérience d'une société civile qui prend en main la transition citoyenne et démocratique d'un pays. Ses limites, et le rôle qu'elle peut avoir dans la promotion de la paix et la résolution des conflits. Mais aussi pour parler de migration et de ce cimetière humain qu'est devenue la Méditerranée qui compte 3 000 morts par an. Et des raisons qui poussent des hommes et des femmes à prendre la mer sur des radeaux de fortune dans l'espoir d'un avenir meilleur, au péril de leur vie.

S.R.

Construire sa ville

Chaque année, au début de l'été et le temps d'un week-end, la Ligue de l'enseignement 13 regroupe sur l'île du Frioul tous les jeunes marseillais des centres sociaux participant au programme J2R pour un parcours citoyen. Le jeu « Ma ville et moi... et nous » interroge les notions de laïcité et de citoyenneté, d'espaces publics et privés. L'occasion pour les jeunes de se concerter pour construire leur ville idéale.

« L'idée de départ c'est que vous posiez vos pièces sur le plateau sans discuter entre vous. Dans un second temps, vous expliquerez vos choix d'emplacements. L'important c'est de s'écouter et de partager. Et à la fin, vous vous concerterez pour construire votre cité idéale », rappelle Karim Rahali, directeur du centre social de l'Estaque et animateur, cet après-midi là, de Ma ville et moi... et nous. Le tapis de jeu est disposé sur une table du réfectoire du centre Léo Lagrange, au Frioul. Il représente un immense espace vierge traversé d'un fleuve, d'une petite rivière et avec dans l'angle, une

plage. Dans la mallette, on trouve des maisons en carton et de quoi aménager la cité idéale. C'est Michel Miaille, président de la fédération de la Ligue de l'enseignement de l'Hérault, qui est le concepteur de ce jeu qu'il met à disposition des différentes fédérations. A travers la construction collective d'une ville, cette animation vise à appréhender la différence entre espace public et privé, base de la compréhension de la laïcité.

HLM en bord de mer

La dizaine de jeunes qui participent à l'atelier récupèrent deux à trois bâtisses, des ponts, des arbres, etc. et chacun tente de les disposer sur le plateau. Certains placent, puis déplacent les pièces cartonnées. « Euh, t'es sûr que c'est un hôpital ? Moi je dirais plutôt une prison, non ? », demande un des joueurs perplexe. Karim Rahali précise que quelques-unes des pièces sont neutres et que celle ou celui qui en a en sa possession imagine ce qu'elle ou il veut. Youssef, du centre social Saint-Joseph, réfléchit où placer ce qu'il pense être des barres d'immeuble, son rond-point et son terrain de tennis. « Moi j'ai le siège social de la Ligue de l'enseignement », sourit Myriam, joueuse et animatrice du centre social Vallée de l'Huveaune. « Vous pouvez me dire si mon immeuble est bien placé, là ? », interroge un des participants. « Sois patient, on attend que tout le monde ait terminé et on verra ce qu'il manque », rappelle Karim Rahali. Myriam a situé La Ligue dans ce qu'elle considère le centre-ville du plateau : « Comme ça elle est accessible à tout le monde », précise-t-elle. Youssef a

positionné les barres HLM en bord de mer « histoire d'avoir une autre vue quand on regarde par la fenêtre » et juste à côté, la mairie « pour qu'on puisse faire de belles photos pendant les mariages », souligne-t-il. L'assemblée valide.

Ahmed a placé une entreprise entourée d'un grand jardin en périphérie. « L'espace vert c'est pour le bien être des travailleurs ? », taquine l'animateur du jeu. « Non, c'est juste une entreprise de riches. A côté, j'ai même mis la maison du patron, comme ça il peut les regarder travailler », sourit le jeune. Hachim, du centre social Saint-Joseph, a choisi de placer le commissariat juste à côté des commerces. « C'est bien, en cas de vol, ils sont directement là ! », commente Myriam. Karim a positionné sa boucherie au centre, à côté de la bibliothèque et du palais de justice : « Car le centre-ville est l'endroit le mieux desservi et tout le monde peut s'y rendre », justifie le participant. Myriam a aussi mis l'hôpital en centre-ville, pour les mêmes raisons. Imen finit par comprendre que ce qu'elle pense être « un hôtel pas cher pour touristes » est en fait... l'Hôtel de ville. Elle a aussi installé la pharmacie entre la plage et le terrain de tennis « si jamais quelqu'un se blesse en faisant du sport ».

Réflexion démocratique

Tout le monde a terminé ses placements. Vient alors le moment de la concertation. Karim Rahali les aiguille et leur dit de regarder ce qui manque dans cette ville, et de réfléchir aux questions de laïcité, d'éducation, de liberté de circulation... L'école fait enfin

son apparition. « Vous imaginez un grand ensemble comme celui-là, avec le nombre de familles qui vivent à l'intérieur sans école à proximité ? », fait remarquer l'animateur. Et d'ajouter : « Vous voyez quand vous vous concertez, que vous discutez entre vous, que vous prenez la parole, vous créez un espace de réflexion démocratique. C'est important, car dans le cas présent ça vous a permis de positionner une école. Que chacun dans votre coin vous aviez oubliée ! » Les participants ajoutent aussi un deuxième pont pour fluidifier la circulation. « C'est normal que dans votre ville il n'y ait qu'une ligne de bus ? », soulève l'animateur. Les jeunes débattent : certains veulent plus de lignes, d'autres pensent ajouter une gare, deux autres un aéroport. « Construisons un parc d'attractions et on n'en parle plus ! », ironise Karim.

« En regardant votre plateau, je me dis que les habitants sont tous athées... », fait remarquer l'animateur. Les jeunes n'ont jusque-là positionné aucun lieu de culte. A la vue du temple, Hachim se demande s'il s'agit d'une mosquée. « Moi je pensais que c'était un resto chinois ! », s'exclame Myriam provoquant un fou rire de l'assemblée. Reste à les placer dans la ville. Hachim met la mosquée dans la cité : « Parce que c'est là qu'elles sont à Marseille », note-t-il. Youssef met la synagogue dans la forêt : « Pour ne pas déranger, à la fois, ceux qui prient et les non croyants. » Mohamed, au contraire, préfère regrouper tous les lieux de culte dans le centre-ville. « Ce ne sont pas que des lieux de croyance, ils font aussi partie du patrimoine. Et les

rassembler, ça permet à chacun de les visiter », précise le jeune homme.

Dernière question de l'animateur : « Quand vous regardez votre ville est-ce qu'elle est idéale pour le vivre ensemble ? » Les yeux plongés sur le plateau, chacun réfléchit.

Et Youssef de conclure : « On a mis tous les HLM en bord de mer, et rien que ça c'est déjà bien ! »

Karim, Mohamed, mis en forme par Samantha Rouchard

Et toi, quelle est ta ville idéale ?

Anaïs, 17 ans : « Béjaïa, en Algérie parce que c'est une ville calme. Et la vue y est magnifique. Il y a la mer d'un côté et la montagne de l'autre. Yemma Gouraya surplombe la ville. »

Tawba, 16 ans : « C'est Marseille, car j'ai grandi ici. J'aime la mer et le soleil. »

Beka, 56 ans, animateur au centre social de l'Estaque depuis 35 ans : « Marseille, son soleil, ses valeurs... C'est ici que j'ai fait mes premiers pas. C'est une ville extraordinaire autant dans sa diversité que dans sa richesse. C'est une ville de partage. C'est LA ville de référence pour moi. Côté infrastructures nous avons le Vieux-Port, le Mucem, etc. Certains quartiers sont restés des espaces micro villageois. Comme l'Estaque qui a une zone de vie sociale énorme, avec un tissu associatif qui œuvre et qui combat. L'Estaque vient d'Estaco qui signifie "lien, attache" et c'est mon attache ! Chaque habitant qui est né là, y revient toujours. »

Hazim, 25 ans : « Marseille. C'est une ville où chacun vit en harmonie et chacun est libre de dire ce qu'il pense et ce qu'il veut. »

Yasmina 17 ans : « Rio de Janeiro, car c'est festif, y'a le soleil, la bonne humeur et les filles qui dansent. »

Karim Rahali, directeur du centre social de l'Estaque : « Montpellier car c'est propre, le centre-ville est vivant et c'est très bien desservi. C'est un exemple en matière de transports en commun. C'est aussi un exemple de mixité, avec un vivre ensemble plus important qu'à Marseille. Et parce que j'aime bien la région. »

Propos recueillis par Camille, Hajar, Sarah et Yasmina



« Comprendre pour déconstruire la pensée du racisme »

Formé à la bande dessinée en Belgique, l'Aixois Ismaël Méziane a sorti un premier album en trois tomes *Nas, poids plume* et plus récemment *Comment devient-on raciste ?* (éd. Casterman). Nous l'avons rencontré lors du week-end au Frioul où il a animé des ateliers autour de la déconstruction de la mécanique raciste. Il a bien voulu se prêter au jeu de questions-réponses. Interview.



Pourquoi avez-vous choisi le racisme comme thématique de votre dernier album ?

J'ai moi-même été victime de racisme et j'avais besoin d'en savoir plus sur cette problématique. Parce que je voulais comprendre comment on pouvait s'en sortir. Ce qui était important pour moi c'était de m'extirper de cette position. Et de comprendre que j'avais une part de responsabilité là-dedans et donc que je pouvais agir, en lisant, en essayant de déconstruire les mécanismes.

Est-ce qu'il y a eu un déclic particulier ?

Oui, les attentats de *Charlie Hebdo*. Pendant la manifestation, les gens m'ont regardé comme si j'avais l'intention de faire quelque chose de mal. Ça m'a mis très en colère, pendant

longtemps. A côté de ça, j'ai fait une psychanalyse pour essayer de comprendre pourquoi j'étais tout le temps à cran. Et j'ai pu savoir d'où venait cette colère. J'ai donc décidé de faire un livre là-dessus.

Combien de temps avez-vous mis à créer cette BD ?

J'ai pris un an pour l'écrire, et un an pour la réaliser. C'est une période où j'ai énormément travaillé. Car j'ai un autre métier à côté. Je suis médiateur. Ça consiste à patrouiller dans le centre-ville pour voir si tout va bien.

Est-ce que vous avez une anecdote particulière à nous raconter sur la création de la BD ?

Mon fils est né à ce moment-là, c'est une jolie anecdote (rires). Et il est en lien avec mon livre. Quand on a appris que ma femme était enceinte, mon oncle Nacer m'a dit : « Sois intelligent, pense à l'avenir de ton fils et ne lui donne pas un prénom arabe. » Ça m'a mis très en colère qu'il me dise ça. C'est-à-dire qu'il avait emmagasiné et accepté le fait que porter un prénom arabe pouvait être préjudiciable dans la vie de mon gamin. C'est vrai, si tu raisones à partir d'aujourd'hui, seulement, le futur, on ne le devine pas. Et c'est vrai, aussi si tu raisones de la sorte. A ce moment-là, j'ai compris que le racisme, nous baignons tous dedans, à différents degrés. Et parfois nous véhiculons des stéréotypes sans même nous en rendre compte. C'est en ça que le livre est important, pour faire comprendre cela au plus grand nombre. Et à vous aussi, car on est tous responsables. Mais attention, « responsable » ne veut pas dire coupable ! Ça veut simplement dire que tu as le pouvoir d'agir et que ce n'est pas parce que ça se passe de cette manière dans notre

société actuelle, qu'il en sera de même dans dix ans. Tout dépend si tu agis ou pas. Finalement j'ai appelé mon fils Nour, « lumière » en arabe.

Mais comment agir quand on n'a pas d'influence ?

Mais bien sûr que vous avez de l'influence ! Ne serait-ce que par votre manière de penser. Si vous comprenez la mécanique de pensée du racisme, vous pouvez le désamorcer. Vous êtes aussi des individus de cette société, vous avez la parole. Et vous avez aussi accès aux réseaux sociaux. Tout cela vous permet d'avoir de l'influence. Vous ne vous en rendez pas compte mais rien qu'en vous parlant, là, je vous influence.

Quelles sont les réactions que vous voulez susciter chez le lecteur de votre BD ?

Je veux que le lecteur soit secoué et qu'il se dise : « Ah merde, moi aussi je raisonne comme ça. » Et qu'il soit capable de prendre du recul et fasse attention à la manière dont il pense. Aujourd'hui beaucoup de personnes répètent ce qu'ils entendent à la télé ou sur les réseaux sociaux sans réfléchir. Pourtant réfléchir permet de digérer l'information, de la décortiquer et de la désamorcer. Quand tu comprends la mécanique de pensée - catégorisation, hiérarchisation, essentialisation - tu ne régurgites plus l'information directement, au contraire tu deviens capable de désamorcer ce qui est nocif ou pas. Je veux que mon lecteur soit capable de réfléchir à ce qu'il dit et à comment il le dit.

Propos recueillis par Camille, Chandeni, Hajar, Ilona, Karim, Kelthoum, Mohamed, Rizlène, Sarah et Yasmina

Comment devient-on raciste ? Du livre à l'atelier

La BD d'Ismaël Méziane tente de déconstruire les mécanismes qui poussent aux discriminations en général et au racisme en particulier. Pour son album, le dessinateur s'est fait accompagner de l'historienne et chercheuse Carole Reynaud-Paligot et de l'anthropologue généticienne Evelyne Heyer. Les deux scientifiques donnent la définition suivante du racisme : « Le racisme c'est quand tu ranges des individus dans une boîte et que tu leur colles une étiquette indélébile qui leur attribue des caractéristiques. » Avec trois éléments à prendre en compte : la catégorisation, la hiérarchisation et l'essentialisation.

Dans les ateliers qu'Ismaël Méziane a menés pendant le séjour au Frioul, il a expliqué cette mécanique à son auditoire. En début de séance les jeunes avaient du mal à dire s'ils avaient déjà eu des préjugés racistes envers d'autres. « Si je traite quelqu'un de blédard, je suis raciste ? », interroge Imen, 16 ans. « Quand tu le traites de blédard, tu le traites d'abruti. Tu lui signifies qu'il appartient au groupe des abrutis. Le terme de race renvoie au racisme qui a justifié la colonisation. Ou au nationalisme nazi qui a justifié le génocide juif », explique le dessinateur. « Il faut comprendre que le mot race peut être dissocié du racisme, pas dans le sens historique mais dans le sens où tout peut servir à exclure, ta langue, ton ethnique, ta culture, etc. », ajoute-t-il.

Quand Ismaël Méziane aborde le racisme d'Etat, ça fuse dans l'assemblée : « On est dans un Etat raciste, regarde Marine Le Pen par exemple », soutient Myriam. « Marine Le Pen, ce n'est pas l'Etat, c'est un parti politique », insiste Mohamed. Le dessinateur recadre : « L'Etat structure

nos lois pour vivre ensemble. Actuellement dans la loi française, nous sommes tous libres et égaux en droits. La différence est là. Il y a des idées racistes c'est indéniable mais l'Etat n'est pas raciste. Ça ne veut pas dire qu'il ne peut pas le devenir, mais actuellement il ne l'est pas. »

Etat raciste ?

Il ajoute : « Par contre, un Etat devient raciste quand dans sa loi il précise un groupe particulier à exclure. » Il donne comme exemple les Etats coloniaux, dont la France à une époque. « Dans la colonisation algérienne, on définissait un groupe indigène qui n'avait pas les mêmes droits que les citoyens français », note-t-il. Et de rappeler la hiérarchisation et l'essentialisation des groupes : la race blanche était considérée comme « l'esprit de finesse », la race noire comme « indolente ». Et de préciser : « Ça a servi de prétexte pour coloniser ces peuples, pour leur bien, pour les civiliser. »

Il enchaîne ensuite sur le racisme nationaliste nazi qui est allé jusqu'au génocide : « On a structuré une société, organisé tout un système pour mettre des gens dans des trains et les exterminer ! » Pour conclure sur le génocide des Tutsis au Rwanda, mix des deux, où le racisme d'Etat s'est appuyé sur le colonialisme et le nationalisme. Les jeunes présents écoutent avec grand intérêt. Et le dessinateur de conclure : « Le racisme c'est une pensée réflexe, et moi je vous ai proposé de passer du réflexe à la réflexion. Maintenant vous êtes obligés de ne plus accepter les propos racistes ! »

Samantha Rouchard

« On doit s'adapter »

Comédien et directeur de la compagnie Théâtre et société, Kamel Boudjellal a animé un atelier de théâtre forum lors du week-end au Frioul sur le thème de l'interculturalité pour préparer au mieux les jeunes qui doivent partir au Maroc.

Quelle est la thématique des ateliers de théâtre forum durant ce week-end ?

On prépare les jeunes à partir au Maroc. Comment rencontrer les gens, comment adhérer aux valeurs et comment respecter les lois, voici les thématiques. Ce week-end, on a monté des scènes crédibles avec des conflits concernant des jeunes en visite là-bas. Leur attitude n'est pas méchante mais souvent ils ont juste une méconnaissance des règles du pays qui les accueille.

Pouvez-vous nous donner des exemples ?

Dans les petits villages marocains, il y a une manière de se comporter, on ne peut pas enlever son tee-shirt ou dire des gros mots. Dans les villes, on évite de demander des choses qu'il n'y a pas comme des sushis ou du champagne. Dans les chambres, on peut trouver de gros cafards, mais il faut se dire que c'est nous qui venons dans leur environnement. Quand on va dans un pays, on s'adapte. C'est tout cela que l'on travaille avec les jeunes à travers des jeux.

Quelles sont les remarques ou les attitudes qui vous ont le plus marqué lors des scénettes de ce week-end ?

J'ai vu des attitudes pertinentes. Par exemple, dans certaines scènes de théâtre forum, des jeunes voyant qu'il y a du mépris envers des individus s'en sont mêlés. Cela signifie que l'on ne reste pas spectateur du mépris, du harcèlement ou de la « hagra » comme on dit chez nous. On s'en mêle. Ça me rend fier, ça veut dire que la relève est assurée !

Yasmina,
mis en forme par Samantha Rouchard,

Information ou rumeur ?

Nous avons assisté à un atelier sur la fabrique de l'information animé par des journalistes du Ravi. On a appris l'importance de trouver la source d'une information avant de la partager. Car pour qu'une information soit fiable, il faut qu'elle soit vérifiable. La rumeur par contre, elle, n'est pas vérifiable ou en tout cas, elle entretient le doute. C'est pour cela qu'il est important surtout de "croiser" les sources, c'est-à-dire de multiplier les sources pour être sûr que l'information qui nous est donnée soit la plus fiable possible. Avant les élections, on sait que les informations fusent de partout. Il faut être vigilant sur ce que disent les candidats et vérifier au maximum pour ne pas que des informations soient au final des *fake news*.

Karim

Réseaux sociaux, raison gardée

Frédéric Vaysse, de la Ligue de l'enseignement a animé pendant ces deux jours au Frioul un atelier autour des réseaux sociaux et des images que l'on peut y publier ou pas.



« Ça ne se fait pas de poster ce genre de photos. C'est méchant et mesquin et ça peut aller jusqu'à du harcèlement », s'attriste Kelthoum, 17 ans, à la vue d'une photo d'un jeune d'une quinzaine d'années à priori alcoolisé, assoupi et entouré de bouteilles d'alcool. « Peut-être qu'il est d'accord pour qu'elle soit publiée », soulève une autre participante. « Vous pensez que l'image prouve qu'il était ivre ? », interroge l'animateur Frédéric Vaysse, de la Ligue de l'enseignement. Oui, général. « Ça ne peut pas être une mise en scène ? Peut-être qu'il s'est endormi et que l'on a posé des choses autour de lui... », va plus loin l'intervenant souhaitant faire réfléchir son jeune auditoire sur la véracité d'une image et l'intention de nuire qu'il y peut y avoir derrière. A la vue d'une photo de nu de dos sous la douche, les jeunes sont unanimes : c'est illégal de publier ce genre de photos. « Et ça peut choquer des enfants qui tomberaient dessus », précise un participant.

« Si la personne est reconnaissable, on peut aussi prendre des risques judiciaires. Cela est passible de cinq ans d'emprisonnement et de 75 000 euros d'amende pour atteinte à la vie privée », rappelle Frédéric Vaysse

qui en profite pour introduire la notion de « Revenge Porn ». Cette « vengeance », consiste à publier des contenus sexuellement explicites sans le consentement des personnes qui y apparaissent. Pour ancrer ce genre d'expériences dans le réel, Samia Hadj-Chikh, médiatrice scolaire et adulte relais du centre social La Gavotte-Peyret, donne

l'exemple d'un groupe créé sur les réseaux sociaux par des collégiens de Septèmes-les-Vallons qui publiaient des photos à caractère pornographique d'adolescentes. « L'affaire s'est terminée au commissariat », souligne l'animatrice. L'intervenant explique que vu le caractère viral de ce genre de photos, il en restera toujours une trace sur les

réseaux sociaux. Et d'interroger : quoi faire alors pour éviter ce genre de problèmes ? « Ne pas s'entourer de mauvaises personnes », souligne l'un. « Garder ce qui est privé, PRIVÉ ! », conclut Kelthoum.

Samantha Rouchard

« Aujourd'hui, je regrette »

A l'occasion du parcours citoyenneté organisé sur l'île du Frioul, Chandeni, Ilona, Kelthoum, Hajar et Yasmina ont interrogé des jeunes de centres sociaux de Marseille sur leurs pratiques des réseaux sociaux. Ont-ils déjà vu des vidéos qu'ils n'auraient pas dû voir ? Quel genre ? En ont-ils publié eux-mêmes ? Ont-ils déjà été harceleur ou victime de harcèlement sur la toile ? Verbatim.

« J'ai déjà vu des bagarres et des personnes qui se font tuer. Je ne me suis jamais fait harceler mais par contre j'ai déjà harcelé sur les réseaux de façon publique et privée. »

Serat, 18 ans, Les Musardises

« J'ai déjà publié des photos de moi sur les réseaux sociaux, je regrette aujourd'hui car elles ne me plaisent plus. Plus jeune, j'ai déjà harcelé des gens, par des insultes. Il s'agissait de personnes que je connais qui avaient dit des choses qui ne me plaisaient pas et moi j'ai poussé le bouchon encore

plus loin. Je regrette aujourd'hui... »

Kelthoum, 17 ans, La Gavotte-Peyret

« J'ai été choquée par le contenu de certaines vidéos que j'ai vues sur les réseaux sociaux. Moi je n'ai jamais rien posté d'illégal. Par contre j'ai déjà été insultée par plusieurs personnes sur les réseaux sociaux : "Espèce de grosse folle", "Grosse chaussette", le reste est trop vulgaire... C'était choquant et j'étais petite. Je l'ai très mal pris. Ce genre de harcèlement devrait s'arrêter car ça peut pousser certaines personnes à se faire du mal, voire à se suicider. Parfois leur souffrance ne se voit pas. Les harceleurs devraient se mettre à la place des gens qu'ils harcèlent, ça les obligerait à arrêter. Sur les réseaux sociaux, ce sont souvent les femmes qui se font harceler. Sur certaines vidéos, on voit même des femmes être victimes de harcèlement physique. »

Layine, 15 ans, La Gavotte-Peyret

« J'ai déjà vu des photos qui n'auraient pas dû être publiées, ça m'a choquée, et ça m'a fait de la peine pour la personne concernée car souvent ce sont des photos privées. Mais tant que ça ne concerne pas sa propre image, c'est compliqué de réagir. »

Nérimen, 17 ans, La Gavotte-Peyret

« Je regardais des vidéos qui défilait sur mon téléphone et je suis tombé sur des vidéos de morts. J'ai eu peur et ça m'a choqué. Du coup j'ai enlevé l'application de mon téléphone. J'ai déjà harcelé des personnes via les réseaux sociaux. Je n'en suis pas fier. C'est dur de se faire harceler. Car tu dois faire face à une personne qui se sent au-dessus de toi et qui te rabaisse. Quand j'étais en sixième, j'ai aussi vu des enfants se faire harceler. J'étais trop jeune, je n'ai pas su réagir. Aujourd'hui j'ai gagné en maturité et je serais capable de réagir. »

Walid, 16 ans Kléber

« Moi je ne l'ai jamais fait, mais j'ai vu des personnes publier des photos d'autres personnes dénudées sur les réseaux sociaux et les traiter de "sale pute". C'était vraiment du harcèlement. Ça ne m'aurait pas plu de subir ça. Ce sont souvent les femmes qui subissent ce genre de harcèlement. Ce n'est pas juste. Mais ça doit s'arrêter car ça blesse le moral de la personne et ça peut conduire au suicide. »

Ilias, 16 ans, Kléber

Propos recueillis par Chandeni, Hajar, Ilona, Kelthoum et Yasmina

BON PIED, BOMPARD

→ Xénoïde

Mardi 2 Novembre
au départ de la
Maison pour tous Bompard.

Retour sur la plage des Catalans à Marseille, cette fois pour y retrouver les jeunes de la Maison pour tous Bompard et du centre social de L'Estaque, qui débutent une semaine sur le thème de l'éco-citoyenneté, avec ramassage de déchets, tri, transformation en œuvre artistique, exposition et sensibilisation à la protection de l'environnement.

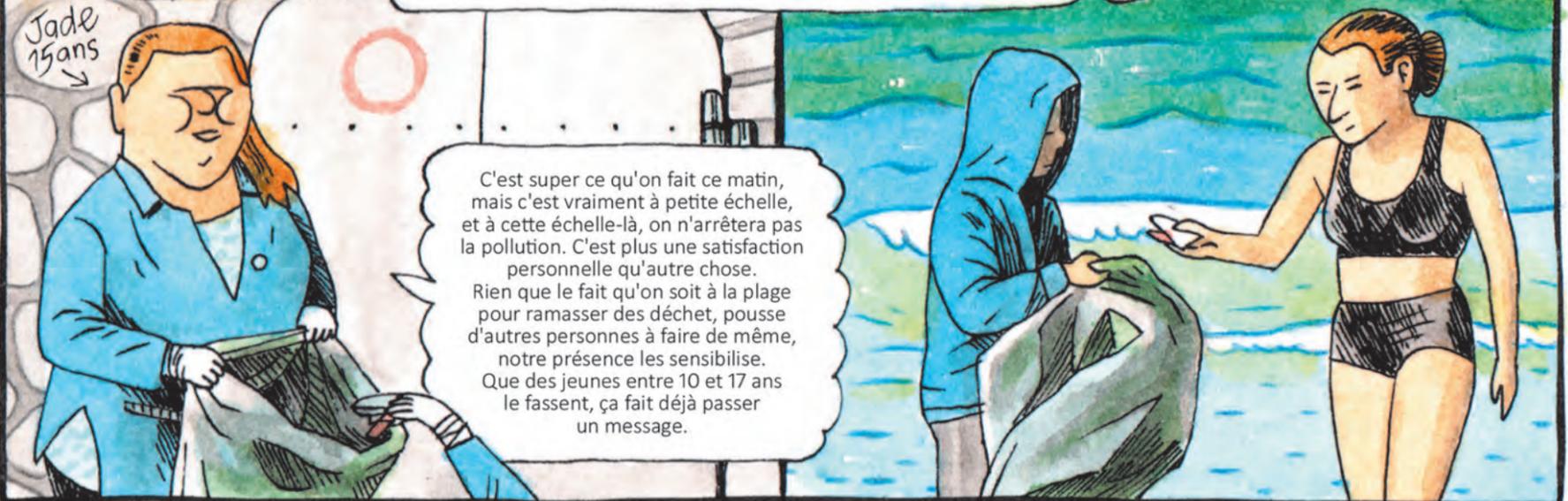


Ce sont des jeunes volontaires pour la majorité, avec un esprit de militantisme. Ils s'engagent sur ces projets qu'on met en lien avec les chantiers solidaires internationaux et européens. La Maison pour tous Bompard est engagée sur l'action citoyenne et solidaire, elle est en lien avec l'Education nationale. A travers les activités, le voyage à l'étranger, nous captions leur attention et nous leur donnons des valeurs de citoyenneté.



Andy
Responsable secteur jeunesse

Comme je le dis souvent, on n'est pas là pour sauver le monde, on est là pour contribuer à un monde meilleur.



Jade
15ans

C'est super ce qu'on fait ce matin, mais c'est vraiment à petite échelle, et à cette échelle-là, on n'arrêtera pas la pollution. C'est plus une satisfaction personnelle qu'autre chose. Rien que le fait qu'on soit à la plage pour ramasser des déchets, pousse d'autres personnes à faire de même, notre présence les sensibilise. Que des jeunes entre 10 et 17 ans le fassent, ça fait déjà passer un message.

Pour les accompagner, Coline et Steven sont la valeur artistique ajoutée du projet.

Avec mon conjoint Steven, on en a marre de faire de la photo commerciale, on souhaite retrouver une valeur sociale dans ce qu'on fait. On travaille beaucoup avec des industries polluantes, alors que nous faisons attention à notre impact, à ce qu'on consomme etc. Par rapport à cette ambiguïté, on a eu l'idée de travailler sur le déchet, avec des jeunes, pour leur donner cette conscience de revalorisation, de nettoyage, d'éco-responsabilité. Dans notre pratique photographique, nous avons souvent nettoyé des plages, pour fabriquer des objets, les mettre en scène avec une belle lumière et un joli fond, et on s'est dit que c'était une bonne idée d'exercice pour leur apprendre une pratique artistique avec une démarche écologique.

Ce qui est intéressant sur ce projet, c'est la transmission. Partager une pratique artistique qu'ils ignorent avec une autre comme la photographie, qu'ils pratiquent tous les jours, mais sans savoir professionnel ni artistique. De faire en sorte qu'ils magnifient ces déchets qu'ils connaissent bien, car ils se nourrissent avec, et que cette pratique nourrisse leur esprit en retour.



On a fait une heure de ramassage de déchets, je sais que c'est pas facile, il fait froid, mais pensez à une chose : ce matin, vous avez fait une bonne action ...

Bon, vous n'irez pas au paradis pour ça !

Moi, ça fait 5 ans que je suis au centre social de l'Estaque, je vais passer mon Bafa pour être animatrice. J'aime beaucoup travailler avec les enfants. L'environnement, c'est quelque chose d'important ! C'est bien de sensibiliser les gens, surtout que l'Etat ne fait pas grand-chose pour l'environnement, c'est à nous, la nouvelle génération, d'agir.



Sana 17 ans

FIN

Voisins des deux

En 2020, les jeunes du centre social de La Gavotte-Peyret à Septèmes-les-Vallons étaient partis à la rencontre des demandeurs d'asile qui vivaient dans le centre d'accueil, de l'autre côté du rond-point de la cité. A l'été 2021, les binômes se sont

« Moi, quand je demande quelque chose je l'ai tout de suite. Alors qu'eux, ils galèrent »

Mustafa et sa famille vivent aujourd'hui à Salon-de-Provence. En un an, leur situation a évolué. Ils ont obtenu leurs titres de séjour pour dix ans. Ça les rassure. Lorsque que je les ai rencontrés, son épouse, Weida, était sur le point d'accoucher d'un deuxième petit garçon. Ils veulent l'appeler Housman. « Une des figures les plus courageuses et influentes de l'Islam », m' a expliqué la maman. Mustafa travaille de nuit dans un snack en CDI à Marseille, faire les allers-retours tous les jours lui coûte cher. Mais la famille n'a pas eu d'autre choix que d'accepter la première proposition de logement qui leur a été faite à Salon-de-Provence. Mustafa voudrait retourner vivre sur Marseille pour être plus près de son travail et plus proche de leurs amis. Après son accouchement, Weida souhaite apprendre le français pour pouvoir, ensuite, trouver un emploi. Son rêve ? Devenir infirmière et être une bonne mère pour ses enfants. Par contre, ils n'ont plus de contact avec leur pays, l'Afghanistan, ni de liens avec leurs familles restées là-bas. Je ne sais pas trop pourquoi.

C'était ma première rencontre avec Mustafa et sa famille. Et ce fut une très belle rencontre. A l'école, on nous parle des migrants et de leur traversée de la Méditerranée en bateau. Avec le projet du centre social, on met des visages sur ces demandeurs d'asile. Et Weida porte sur le sien la douceur et la gentillesse. Je trouve que je me plains beaucoup trop. Moi, quand je demande quelque chose je l'ai tout de suite. Alors qu'eux, ils galèrent. On n'a vraiment pas les mêmes conditions de vie. J'espère que grâce à leurs titres de séjour, leur future route sera moins compliquée. On ne sait jamais ce que la vie nous réserve... Car même le plus riche peut devenir le plus pauvre demain.

Layne, 15 ans

« Difficile de rester actif quand l'esprit est occupé par plein de problèmes »

J'ai rencontré **Khalda et Yousri** l'an dernier, ils sont originaires du Soudan. Et je suis heureuse de les retrouver cette année. Aujourd'hui, Yousri et son fils de 31 ans vivent toujours au CAES (1). Le père vient souvent au centre social pour passer le temps. Khalda, elle, est partie vivre dans un autre centre d'hébergement, à Avignon. Yousri aime toujours autant les plantes :

« Je suis le meilleur des jardiniers », me dit-il en rigolant. Il s'est souvenu que je voulais devenir préparatrice en pharmacie et il m'a répété que dans mon métier, connaître les plantes était une chose importante. « Si tu aimes les fleurs, alors je peux t'apprendre tous leurs secrets », m'a-t-il proposé. Je lui ai dit que je n'avais pas de jardin, mais que j'aimerais en avoir un, un jour. Yousri est âgé et semble fatigué par sa vie actuelle. Ne pas avoir de papiers lui pèse. « Je suis un homme actif dans ma vie. Je l'ai toujours été. Je lis beaucoup, je fais de la musique et je suis passionné de jardinage... Aujourd'hui je me sens empêché par la situation », m'explique-t-il, un peu triste. Il essaie quand même de passer le temps du mieux qu'il peut. Il apprend le français et passe de longues heures à la bibliothèque. Il vient aussi très souvent au centre social pour participer aux activités. Même si comme il me le dit : « C'est difficile de rester actif quand on a l'esprit occupé par plein de problèmes ».

Chaïma, 17 ans

« La culture d'origine, on a grandi avec. Mais chez moi, c'est un sujet dont on ne parle pas »

Yousri est quelqu'un de vraiment différent de moi. J'ai appris beaucoup de choses sur lui. On a pu discuter en anglais et se comprendre. Il vient du Soudan. C'est un homme cultivé qui aime lire, principalement des livres qui traitent de politique, d'histoire ou de science-fiction. Moi j'ai 18 ans, je suis né à Marseille et je suis en fac d'économie. J'adore le sport, les films et la musique. Ma famille est aussi une famille qui a connu la migration. La culture d'origine, on a grandi avec. Mais chez moi, c'est un sujet dont on ne parle pas. Je sais que ma mère est arrivée à l'âge de 26 ans. Mais je n'ai jamais posé plus de questions. Yousri n'est plus très jeune, mais il se demande quand même s'il va pouvoir travailler, ici en France. Il a exercé plusieurs métiers dans sa vie, en lien avec le commerce international, qui lui ont permis de voyager un peu partout dans le monde. Il a vécu en Angleterre, en Autriche et en Suisse. Ça lui a permis de connaître différentes cultures. Il m'a conseillé d'en faire autant. Je voudrais travailler dans le secteur bancaire. Il m'a donné des conseils. Et a insisté sur l'importance de savoir parler plusieurs langues et de saisir les opportunités qui s'offrent à moi, notamment à l'international. C'était un entretien



enrichissant. Il m'a surtout dit une phrase très importante : « Il faut que tu ailles vers la chance et ne pas attendre qu'elle vienne vers toi. » Je vais essayer de l'écouter.

Rachid, 18 ans

« En allant à la rencontre des autres, on grandit plus vite et on devient plus ouvert d'esprit »

Rachid sait ce qu'il veut dans la vie. Et c'est une personne qui sait écouter. Il fait aussi beaucoup de sport. Et c'est rare de rencontrer un jeune qui prend soin de sa santé et qui a une bonne hygiène de vie. J'espère que sur sa route, il va faire les bonnes rencontres qui vont lui donner toute la motivation dont il a besoin. Depuis un an, je trouve que tous ces jeunes ont progressé. Ils ont plus confiance en eux. Ils ont beaucoup appris. Leurs caractères sont en construction. En allant à la rencontre des autres, on grandit plus vite et on devient plus ouvert d'esprit. Ces rencontres sont très importantes autant pour eux que pour nous.

Yousri, demandeur d'asile originaire du Soudan

« Je me demande comment il a réussi à tenir aussi longtemps en Afghanistan »

J'ai rencontré **Ahmad** à Cavaillon dans le centre pour demandeurs d'asile où il vit depuis quelques mois. Il a une petite chambre à lui, avec un matelas, un joli tapis, un frigo et de quoi cuisiner. Il m'a offert une tasse de thé au gingembre auquel il a ajouté du miel. Il m'a parlé de l'Afghanistan, de sa famille, du travail qu'il exerçait dans son pays. Il était chauffeur-livreur dans une société de gaz. Un métier dangereux, à ce que j'ai compris. Son parcours m'a ému. Plus il me racontait et plus j'imaginai sa vie en Afghanistan, et je me demandais comment il avait réussi à tenir, là-bas, aussi longtemps. J'avais déjà entendu parler des talibans, je savais que c'était des tueurs, mais je ne savais pas l'impact qu'ils pouvaient avoir sur le quotidien des gens. Aujourd'hui, Ahmad est soulagé car il vient d'obtenir son titre de séjour de quatre ans. Il est heureux de vivre à Cavaillon, car la nature y est plus présente

qu'à Septèmes-les-Vallons. Il m'a montré le potager qu'il a créé dans le jardin du centre. Ahmad veut suivre une formation de jardinier-paysagiste. Il a l'air apaisé et ça se voit. Il a perdu énormément de poids depuis l'an dernier. Et même si sa famille lui manque, il a enfin retrouvé le sourire.

Moi, je suis au lycée Pro, en classe de Mit (Moteur Installation Thermique). J'ai obtenu mon CAP cette année. Et là j'entre en Bac Pro. Je suis l'aîné de trois frères. Mon plus grand rêve serait d'aller vivre à Miami. Et plus tard j'aimerais créer mon entreprise de clim et de chauffage.

Sabri, 18 ans

« Par rapport à l'an dernier, ils ont l'air plus heureux »

J'ai remarqué que par rapport à l'an dernier, Ahmad et **Azimi** avaient l'air plus heureux, souriants et apaisés. Ils vivent à Cavaillon, aujourd'hui. Azimi a une chambre à lui. Sur son lit est posé un ours en peluche. On l'a un peu taquiné avec ça. Il m'a répondu en souriant que c'était le cadeau d'une amie. Il parle beaucoup mieux français

rives... un an après

recrétés. Les jeunes ont grandi, certains ont laissé la place aux nouveaux. Les demandeurs d'asile, eux, ont pour la plupart déménagé dans d'autres villes du département, certains ont obtenu leur titre de séjour, d'autres sont toujours en attente de régularisation.



que l'an dernier. Il a appris tout seul sur internet et en allant à la bibliothèque. Pas facile ! Il veut encore améliorer la langue avant de chercher du travail. En attendant, il passe le temps en jouant au foot. Il fait aussi de la boxe : « Ça m'aide à me vider la tête et à déstresser », m'a-t-il dit. Moi, je suis en terminale. Dans ma vie future, j'aimerais exercer le métier d'ingénieur. J'habite à Marseille, j'ai deux sœurs et un frère. Et j'aime le rap. **Marwan, 16 ans**

« Sans papiers, leur situation est compliquée »

Ïa et ses parents sont originaires du Mali. Ils sont en France depuis 2019. Pour ma part, c'était la première fois que je les rencontrais. J'avoue que j'étais un peu gênée de devoir aller chez eux et de leur poser des questions. Je suis timide et j'avais peur de les déranger. Mais au final, eux aussi étaient intimidés. Depuis un an, leur vie a changé. Ils n'habitent plus à Septèmes-les-Vallons mais dans le centre-ville de Marseille. Ils ne dorment plus à l'hôtel mais

dans un appartement où Ïa a sa propre chambre. C'est bien pour elle, car elle peut faire ses devoirs au calme. Elle est inscrite dans une école du quartier, elle entre en CM1 cette année. Et le plus important, c'est qu'elle a réussi à se faire des copines, ça a été plutôt facile pour elle de s'intégrer d'après ce qu'elle m'a dit. Elles sont allées à la plage ensemble cet été. **Doussou**, la maman d'Ïa les a accompagnées. Mais ses camarades d'école ne savent rien de son histoire, ni d'où elle vient, ni même le long trajet qu'elle a dû parcourir pour venir jusqu'à nous. Sa maman ne parle pas français, c'est Ïa qui lui traduit tout. Pour passer le temps, elle fait de la couture, elle crée ses propres vêtements. Le jour de notre visite, elle avait une très belle robe qu'elle avait fabriquée elle-même. **Mamadou**, le père d'Ïa, est heureux d'avoir déménagé sur Marseille, il aime bien le marché aux puces et se balader sur le Vieux-Port. Mais il lui tarde de pouvoir travailler pour subvenir aux besoins de sa famille. Car sans papiers, leur situation est compliquée.

Ma famille aussi vient d'ailleurs. Mes parents sont d'origine algérienne. Mon père est né au bled, mais je ne sais pas pour quelles raisons il est venu en France. Je ne lui ai jamais posé la question. Ïa a quatre frères restés au Mali. Moi j'ai quatre sœurs qui vivent ici, je suis celle du milieu. J'ai eu mon brevet et je suis en seconde aujourd'hui. Je vis à Salon-de-Provence. Plus tard, je voudrais travailler avec les personnes âgées. La situation de cette famille me touche beaucoup. Ça me fait de la peine de savoir qu'ils ont du mal à payer leurs factures et à acheter les fournitures scolaires d'Ïa. **Nérimen, 17 ans**

« Grâce à ce projet, mes préjugés se sont effacés »

Ali vit aujourd'hui au Centre d'accueil des demandeurs d'asile (Cada) de Miramas. Sa situation a beaucoup évolué depuis l'année dernière. Ça donne de l'espoir car en un an tout peut arriver ! Ali a trouvé un travail, il vit dans un appartement et non plus une chambre d'hôtel et l'obtention de son titre de séjour est en bonne voie. Quelques jours plus tôt, il était à Paris, pour passer son entretien à l'Ofpra (Office français de protection des réfugiés et apatrides), dans l'espoir d'obtenir enfin ses papiers définitifs. Son parcours est motivant pour les autres. Comme quoi si à chaque étape on leur en donne les moyens, toutes les personnes que nous avons rencontrées peuvent réussir. Pour certains ça prendra plus de temps, mais ils peuvent y arriver.

Avant de participer à ce projet, je n'avais jamais rencontré de migrants, j'en avais juste entendu parler à la télé. « Voisins des deux rives » est vraiment un projet super car ça nous permet de rencontrer des gens venus d'ailleurs, ça nous sensibilise à leur sort, ça nous fait grandir et mûrir plus vite. **Kelthoum, 18 ans**

Avant j'avais des préjugés, je me disais que les migrants étaient différents de nous. Aujourd'hui grâce à ce projet, mes préjugés se sont effacés. Ça nous a ouvert les yeux. Les demandeurs d'asile sont des humains comme nous. **Marwa, 18 ans**

(1) Centre d'accueil et d'évaluation des situations

Quelques mots pour Arbaa Sahel...

« On peut laisser "Salam" au début de la lettre. Moi je trouve que c'est bien. Au bled, tout le monde se dit Salam. Ça montre qu'on les considère comme des frères », suggère Imen, 15 ans. Ce matin d'août, dans l'appart'hôtel du centre de vacances varois qu'ils occupent pour la semaine, le groupe de jeunes du centre social Les Musardises (Marseille, 15ème) rédige une lettre qu'ils vont envoyer aux Marocains d'Arbaa Sahel pour garder le lien. « On devait partir au Maroc pour aider les jeunes de l'association Tamount Sahel à réaliser un jardin partagé pour alimenter les écoles du coin. Mais à cause du Covid, on est coincés en France. Ça fait deux ans que notre voyage est annulé », se désole Jawed, 18 ans. « C'est sympa ici, mais le Maroc c'est mieux ! », insiste Merwan, 17 ans.

L'an dernier, les jeunes du centre social ont envoyé une vidéo aux jeunes marocains : « On a filmé notre quartier, notre jardin partagé. Et toutes celles et ceux qui participent au projet se sont présentés. On a aussi réalisé des interviews de deux habitants qui ont vu évoluer le quartier. Celle du président d'une association de locataires et celle d'une employée du centre social qui est née et a grandi là », précise Jawed. L'objectif était pour les jeunes du centre de connaître mieux leur environnement et de donner envie aux Marocains de leur rendre visite.

Dans leur missive, les jeunes s'excusent de ne pas avoir pu venir mais ils hésitent à mettre des photos d'eux pour accompagner leur courrier. « On a peur que ça leur fasse de la peine s'ils voient que l'on est quand même dans un centre de vacances et que l'on s'amuse alors qu'eux n'ont peut-être pas de séjour de remplacement », s'inquiète Sonia Khelil, responsable secteur jeunes du centre social des Musardises. « On n'a pas envie qu'ils nous voient plonger dans la piscine alors qu'ils n'ont rien », ajoute Tawba, 17 ans.

Il y a deux ans, Yasmine, 18 ans, elle, a eu la chance de participer à un autre projet J2R « Citoyens d'ici et d'ailleurs », autour de la danse urbaine, en Tunisie. « C'était une bonne expérience. Mélanger nos cultures nous a enrichis », note-t-elle. Mais là aussi Covid oblige, les jeunes tunisiens n'ont pas pu faire le voyage jusqu'en France.

Cette année encore, chacun est triste de ne pas aller au Maroc, « de ne pas voir comment on vit là-bas... », souligne Imen. En attendant que la crise sanitaire ne soit plus qu'un mauvais souvenir, les jeunes des Musardises terminent leur lettre : « Faites-nous part de votre quotidien, de vous personnellement et de votre cadre de vie car il est bien différent du nôtre. En espérant que de notre côté on en saura plus sur vous pour créer des liens plus forts, chers camarades marocains ! »

Imen et Tawba,
mis en forme par Samantha Rouchard,

Ces genres de clichés

Pendant les dernières vacances de février, le stage créatif du centre social Les Bourrely portait sur les inégalités et les discriminations, avec pour finalité la création d'un graff. Le jour de notre venue, les jeunes participants accompagnés par Inès Guedj-Kedadi, de l'association Batik International, débattaient des inégalités femmes-hommes.



« Il faut trier »

Le stage créatif des jeunes du centre social Les Musardises (Marseille 15ème), concernait le développement durable avec pour objectif de réaliser des œuvres d'art avec les déchets ramassés. « Ça a demandé beaucoup d'investissement de la part des jeunes, notamment de se concentrer sur un temps long, explique Sonia Khelil, responsable secteur jeunes. Ils se sont investis, ils ont pensé la chose, réalisé des croquis, etc. »

Le stage a alterné sensibilisation, temps de discussion, collecte de déchets, et transformation en œuvre d'art, le tout accompagné par la plasticienne Adriana Boussac. « On a travaillé sur le développement durable et les déchets. On a peint quatre grandes toiles sur lesquelles on a dessiné la mer, en fond on a mis un soleil rouge et on a collé des débris qui représentent la pollution », explique Enzo, 16 ans, qui a participé à toute la session.

Mais qu'en a-t-il retenu ? « Avant je jetais les déchets n'importe où, grâce à cet atelier j'ai appris que pour la planète il faut trier nos débris, c'est important. Car ça pollue les océans, ça peut blesser des animaux », précise le jeune. Et d'ajouter : « On devait chercher des citations, et moi j'ai trouvé celle-ci : "Si ma haine pouvait se transformer en électricité, j'allumerais le monde entier(1)". »

(1) Inspirée d'une citation de l'ingénieur Nikola Tesla

S.R.

Lutter contre le harcèlement

A La Solidarité, les ateliers créatifs portaient sur le harcèlement, avec une partie sur le racisme. « Depuis le début de l'année on a remarqué pas mal de cas de harcèlement auprès de jeunes de la Soli », explique Issa, l'animatrice qui a travaillé avec l'association Plus fort sur des ateliers de sensibilisation pendant les vacances d'hiver. « Il y a eu des moments très forts, certains étaient témoins et ne savaient pas comment réagir, on leur a donné des clés », souligne l'animatrice. Les jeunes ont réalisé un court métrage autour du harcèlement d'un élève en classe. A la fin, les harceleurs s'excusent.

S.R.

Dans la petite salle jeunesse du centre social des Bourrely, Inès Guedj-Kedadi, intervenante de l'association Batik International, tente d'avoir l'attention de la dizaine de jeunes présents ce mercredi après-midi des vacances d'hiver. Depuis le début de la semaine, elle aborde avec eux la thématique des inégalités et des discriminations et aujourd'hui elle vient parler de celles liées au genre. « Est-ce que ça vous dit quelque chose l'égalité filles-garçons ? », interroge l'intervenante. « Par exemple, si un garçon joue au foot c'est normal, si c'est une fille c'est un peu bizarre. C'est pas moi qui pense ça, mais c'est ce qui se dit », explique Maria, 13 ans. « Les filles qui mettent des survêts aussi c'est bizarre », lance Sandès, 12 ans. « C'est comme les garçons qui portent des leggings », rigole Lyès, 14 ans. « Sandès, on t'a déjà embêtée parce que tu mettais des survêts ? », interroge Sophie Bec, l'animatrice responsable du secteur jeunes. « J'avais droit à "Mais pourquoi tu t'habilles comme les garçons ?" Du coup j'ai arrêté de m'habiller comme ça », explique l'adolescente.

Les filles et le foot

Parmi les jeunes présents cet après-midi, une majorité de filles, les garçons peu nombreux sont néanmoins ceux qui font le plus de bruit et qui prennent le plus de place pendant l'atelier. Lyès ne fait que parler. « A cause de lui, on n'a rien entendu à la vidéo », lancent les filles. Inès revient sur le mot « stéréotype » dont les jeunes ne saisissent pas le sens. Le mot « cliché » leur parle davantage. « Les clichés sont fabriqués par les gens... Vu qu'il n'y a pas assez de filles qui font du foot, les gens croient qu'elles ne savent pas jouer. Et vu que les filles sont celles qui portent le plus de robes, on

croit que les garçons ne peuvent pas en mettre. C'est comme ça la vie », tente d'expliquer Sandès. L'intervenante souligne qu'il existe des équipes internationales féminines de foot. « Euh... désolée mais personne ne regarde le foot féminin ! », rétorque Sandès. « Si, moi », intervient Lyès qui, malgré son brouhaha permanent, écoute, semble-t-il. « Est-ce que vous pensez que c'est bien d'entretenir toutes ces idées reçues ? », questionne l'intervenante. Lyès a son avis sur la question : « Oui c'est bien car il ne faut pas confondre garçons-filles sinon quand on sera majeurs il y aura des problèmes de contraception. »

La discussion se poursuit autour d'un court métrage réalisé par des collégiens sur cette même égalité de genre. « Moi j'ai compris que dans le film c'est la fille qui drague le garçon alors que normalement c'est aux garçons de faire le premier pas », lance Lyès. Marwa, 11 ans, n'est pas d'accord : « La fille a autant le droit que le garçon ! » Un autre débat - que l'on pensait d'une autre époque - s'organise autour du port du jean. « Les jeans c'est pour les garçons ! », soutient Lyès que l'on soupçonne de faire un peu de provoc... « Dans la vidéo, si vous remarquez, au départ la fille porte une jupe et elle se fait insulter. Vous en pensez quoi ? », demande l'intervenante.

« Ce n'est pas normal, les garçons ne doivent pas harceler une fille par rapport à ses vêtements », souligne Maria.

Gagner sa place et son salaire

La dernière vidéo vient questionner la place des filles dans la cour de récréation. Celles du groupe reconnaissent qu'elles restent sur le côté. « De toute façon on n'a pas droit au ballon », se désole Sandès. « Avec ou sans ballon, tout le monde a le droit d'être au milieu ! Ce n'est pas juste », s'énerve Marwa. « C'est nous qui voulons être sur le côté, pour être tranquilles », assure Maria. « Pour vous, toutes ces idées reçues qui sont véhiculées sur les filles et les garçons, quelles conséquences cela peut avoir ? », tente de faire réagir l'intervenante. « Ça peut aller loin », avance Marwa. L'adolescente s'explique : « Si par exemple on dit à un garçon qu'il ne doit pas pleurer alors qu'il a besoin de pleurer, ben ça peut conduire au suicide. » Inès rappelle qu'effectivement les garçons sont moins enclins à exprimer leurs émotions et qu'en France le taux de suicide chez les hommes est plus élevé que chez les femmes. « Alors que nous on se lâche un peu plus », acquiesce Sandès.

De toutes ces idées reçues, l'intervenante explique qu'il existe une autre conséquence : le fait qu'à travail égal, les femmes soient moins payées que les hommes. Ce qui met Sandès hors d'elle : « Quoi ? Alors qu'on travaille autant ! C'est vraiment injuste. » Et Marwa de conclure : « Mais c'est au président de changer ça ! »

Samantha Rouchard

« Sensibiliser sur les inégalités et les discriminations »

Rayhana, 13 ans, future journaliste a demandé à l'intervenante de Batik International, Inès Guedj-Kedadi, 23 ans, de nous présenter son association :

« L'association s'appelle Batik International, elle a été fondée en 1998 par deux petites filles d'immigrés et elle a pour objectif de faire dialoguer différentes cultures et de tisser des liens. Les projets se font plutôt à l'international pour aider les femmes victimes de violences au Maghreb et au Vietnam. Et en France, on a plutôt un volet sur l'aide aux personnes migrantes. L'idée est de valoriser leurs parcours. Avec aussi un accès aux droits et à l'aide juridique. Moi je travaille sur le projet "Migr'action" qui favorise l'insertion professionnelle des personnes réfugiées en zone rurale dans l'agriculture en Normandie. Dans le cadre de notre autre projet "Déchiffrons les mémoires", nous animons des ateliers de sensibilisation sur la thématique des inégalités et des discriminations. C'est la première fois que nous intervenons à Marseille. »

Propos recueillis par Rayhana

Retrouvailles nationales à Marseille

En février, les jeunes participants du programme J2R sont venus de la France entière à Marseille pour échanger, autour de leurs projets et de leurs chantiers solidaires, passés, en cours, ou à venir. Après deux ans de crise sanitaire, ils tentent de rester motivés...

Haut lieu de la scène rap marseillaise depuis 25 ans, ce jeudi 10 février, la salle de concert l'Affranchi (Marseille 11^{ème}) accueille les jeunes de J2R pour un tout autre programme. Ils viennent de région parisienne, des Hauts-de-France ou encore d'Occitanie et se retrouvent dans l'une des villes qui a été pilote du projet, Marseille, pour se rencontrer et partager leurs expériences. Sur la scène, le plateau télé s'installe, dirigé par *Kaina TV*, de Montpellier, qui diffuse en live la soirée sur les réseaux sociaux. A la présentation, Jérémie Morfoisse, directeur opérationnel Éducation à la citoyenneté et à la solidarité internationale et qui coordonne le programme *Jeunes des deux rives* pour *Solidarité Laïque*. Chaque groupe est invité à monter sur scène pour présenter sa structure et son projet. « Vous pouvez aussi parler de votre déception à cause des reports parce que ça fait partie des galères. Mais vous êtes toutes et tous encore là, donc il y a quand même beaucoup à dire sur ce que vous avez vécu ces deux dernières années ou ce que vous allez vivre les prochains mois », indique Jérémie Morfoisse accompagné d'un jeune animateur de *Kaina TV*.

Lutter contre les discriminations

Les Marseillais sont bien sûr venus en force, ils monteront aussi sur scène pour exposer leurs projets en cours, mais ils sont surtout là pour écouter ceux de leurs confrères et consœurs du reste de l'hexagone. Les parisiens d'*Arc-Équipes d'Amitiés* essuient les plâtres. Leur chantier solidaire à eu lieu à Tafingoult, au Maroc, il y a deux mois, autour de l'égalité filles-garçons dans le sport en partenariat avec le Forum de la jeunesse rurale. Les jeunes ont réhabilité un terrain sur lequel il n'y avait que du foot, en y ajoutant un terrain de basket et de volleyball. « Au Maroc, les filles ne font pas beaucoup de sport, car c'est très mal vu. Avec notre projet, on a voulu leur montrer que le sport est accessible à toutes et tous. L'idée c'était de réunir filles et garçons sur un même terrain », souligne Django, 20 ans.

L'association *Anras Solidarités* originaire du Sud-Ouest a vu ses deux projets reportés, pour l'instant un seul a pu se faire. Ça fait huit ans que l'association participe à des chantiers solidaires, dont un à Sidi Boubker, au Maroc, autour de la mobilité des femmes. « On a travaillé avec les jeunes de l'atelier mécanique sur des vélos que l'on avait apportés. Ça a permis à des

mamans de retrouver du travail », explique Paul Neveling, éducateur de l'atelier remobilisation au Pôle social et éducatif *Olympe de Gougues* de Castelnaudary. Un des jeunes raconte son expérience à Taliouine autour d'un projet multiculturel qui a permis l'extension d'une bibliothèque. « On s'est rendu compte que selon les pays on n'a pas le même accès à la culture, qu'il y a beaucoup de misère sociale et c'est d'autant plus important d'apporter notre aide à ces gens-là », souligne le participant. L'éducateur explique que pendant ces séjours, ils travaillent « le lien » sur les chantiers et qu'après leur départ, ce lien perdure et devient même plus fort avec les partenaires locaux.

« Ce genre de projets nous mélange »

L'association *Espoir 18*, originaire de la Goutte d'Or à Paris, vient de rejoindre le projet J2R mais a déjà mené un projet au Mali. Les jeunes sont venus en nombre pour en parler. Après avoir sondé les besoins des habitants du village de Soueina, ils ont installé des panneaux solaires, d'abord une dizaine puis une quinzaine, destinés à éclairer le village. « Est-ce que c'est une fierté pour vous ? », interroge Samy de *Kaina TV*. « Une énorme fierté car on a pu voir l'évolution au fil du temps. La lumière permet aux enfants de jouer même après la tombée de la nuit, de réviser leurs devoirs aussi. Et ça protège le bétail des vols, ça permet aux commerces de rester ouverts », explique Aïcha. « Ce genre de projets nous mélange, c'est bien », souligne Yssouf.

Hawa, elle, représente l'association parisienne *Esprit d'Ebene*. Leur projet

théâtre et street dance à Agadir, autour des violences policières, est reporté depuis deux ans. « Mais les jeunes sont toujours prêts à partir. Et moi, bénévole, ça me booste. Quoi qu'il arrive, je ne lâcherai pas l'affaire ! », assure la jeune femme. Le club *Espoir de Gentilly*, dans le Val-de-Marne est l'un des derniers groupes qui a pu partir à Youssoufia au Maroc avant que les frontières ne ferment. Les cinq jeunes participants ont monté une pièce de théâtre autour de la discrimination scolaire, sociale et familiale. « On s'est aperçu que la discrimination en France et au Maroc était la même », explique Ajna.

J2R accompagne près d'une vingtaine d'associations de jeunes notamment sur l'autre rive. Actuellement la Tunisie est fermée aux chantiers et, crise sanitaire oblige, la mobilité depuis et vers le Maroc est compliquée. Hamza est le seul jeune venu de l'autre rive. Originaire du Maroc, il est actuellement en service volontaire à La ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône. Il travaillait jusque-là au centre cinématographique de Tiznit, où le projet J2R a déjà réalisé plusieurs chantiers qui ont permis à ce lieu de devenir un centre culturel incontournable au Maroc. Et Hamza de conclure : « C'est un travail qui a beaucoup de valeur pour les jeunes de Tiznit comme moi, car ça a permis de créer au fil des années un espace de rencontre et d'apprentissage garantissant de bonnes conditions de travail. Ça a eu un impact considérable. »

Tawba, mis en forme par Samantha Rouchard



« On a tous un pouvoir d'agir »

L'atelier remobilisation du Pôle social éducatif et professionnel *Olympe de Gougues* à Castelnaudary, rattaché à l'association *Anras Solidarités*, évalue et oriente des jeunes déscolarisés sans projet professionnel. L'atelier permet de leur redonner confiance en eux et de créer du lien. Le Peps est engagé dans plusieurs chantiers au Maroc. Kelthoum et Tawba ont interrogé les jeunes participants.

Qu'est-ce qui vous tient à cœur dans le projet J2R ?

« Pour l'instant, je n'ai pas encore participé au projet mais j'aimerais faire le prochain. J'aime aider les gens. Et j'ai envie de partir pour aider les gens. » **Youssef, 14 ans**

« Moi, ça fait deux ans que je suis dans le projet. Il a été reporté à cause des conditions sanitaires et j'ai finalement réussi à partir en juillet 2021. Notre chantier était à Taliouine, à côté d'Agadir, notre mission était de construire un centre culturel pour les jeunes du village. Ce qui me tient à cœur c'est de pouvoir montrer que malgré les inégalités dans le monde, on a tous un pouvoir d'agir, d'où qu'on vienne. Moi, je suis né à Toulouse, dans une cité, puis j'ai été placé en foyer. Ce sont les aléas de la vie. Mais même à mon niveau, j'ai pu agir. C'est important de ne pas rester à la place donnée. On a tous le pouvoir de changer quelque chose. Ce projet m'a permis de me sociabiliser ici et au Maroc. La barrière de la langue, tu peux la briser facilement. » **Noam, 17 ans**

« J'espère participer au prochain projet. C'est important pour moi de venir en aide aux gens. Ici on se plaint mais on a tout. Alors que dans d'autres pays, ils n'ont rien. » **Dylan, 17 ans**

« Moi aussi je veux aider les gens. On a tous connu des difficultés. Et on est tous capables d'aider les autres à les surmonter. » **Lorie, 16 ans**

Propos recueillis par Kelthoum

Nos reporters J2R

Cette année, une dizaine de jeunes participants au projet de citoyenneté internationale Jeunes des deux rives ont directement participé à la réalisation de ce cahier de 12 pages. Les voici. Merci à eux !

« Si je ne sais pas, je mène mon enquête ! »



Ma passion première c'est le sport, j'adore l'escalade que je pratique depuis cinq ans. Et la compétition aussi. Depuis toute petite, je rêve d'être pompier, j'ai toujours eu ce métier en tête pour ma vie future. On m'a dit que c'était peut-être trop difficile pour une femme, mais je reste motivée. Sinon pourquoi pas un métier en rapport avec la sociologie, l'étude du comportement humain, ça me plaît bien. En grandissant, je me rends compte que je suis de plus en plus curieuse, très très curieuse. Je veux savoir et si je ne sais pas, je mène mon enquête ! Je fais des liens de façon intelligente, ce que je suis d'ailleurs ! Sinon je rêve aussi de faire le tour du monde. **Hajar, 16 ans, centre social Kléber**

« J'aime les choses simples »



Moi je voudrais devenir hôtesse de l'air, j'en rêve depuis petite car j'aime voyager et être tout le temps dans des endroits différents et ne pas être dans une routine. Et je trouve les tenues des hôtesses trop belles ! J'adore m'acheter des habits d'ailleurs. Dans la vie, j'aime les choses simples comme passer du temps avec ma famille et mes amis. Actuellement je suis en BTS Tourisme. J'ai apprécié les ateliers de journalisme. C'était très sympa. Toute l'équipe était cool. Ce que j'ai préféré ce sont les interviews et le micro-trottoir, quand nous avons demandé à nos camarades quelle était leur ville idéale. **Yasmina, 18 ans, groupe Tour de France républicain**

« J'aimerais être juriste d'entreprise »



Mes passions dans la vie sont le football et les mangas. Je joue actuellement en U19 D1 à l'Uspeg Marseille. Je n'ai pas de rêve en particulier. Je suis en fac de Droit et plus tard, j'aimerais devenir juriste en entreprise. **Mohamed, 18 ans, centre social Vallée de l'Huveaune**

« J'ai trouvé ça très intéressant »



Je suis en terminale, ce que j'aime dans la vie c'est le foot, la chanson et j'aime connaître d'autres cultures et les traditions des gens qui viennent d'ailleurs ou quand moi je vais dans d'autres pays. Je vis à l'Estaque, mon quartier est près de la mer et j'aime tout ce qui s'y rapporte. Je ne supporte pas le manque d'intelligence des gens et les racistes. J'ai bien aimé faire ce projet de journalisme, j'ai trouvé ça très intéressant. **Camille, 17 ans, centre social de L'Estaque**

« Réussir ma vie »



Je m'appelle Tawba, j'ai 16 ans, j'habite à Consolat. Je suis au lycée de l'Estaque et je passe en première. Ma passion c'est le foot, je joue depuis l'âge de douze ans. Plus tard, j'aimerais bien ouvrir mon propre magasin ou alors être gendarme. Mon plus grand rêve c'est de réussir ma vie, d'être bien, d'avoir un travail et que ça se passe bien financièrement. **Tawba, 16 ans, centre social Les Musardises**

« Réaliser le rêve de ma maman »



Je suis en première Accompagnement soins et services à la personne. Dans la vie j'ai plusieurs passions comme le maquillage, la mode et la musique. Mon artiste français préféré c'est le rappeur Lacrim. Mais j'aime aussi Cheba Warda et Cheb Bello. Comme métier, j'aimerais devenir infirmière libérale. J'ai toujours connu ma maman malade et ça m'a beaucoup intéressée de voir les infirmières s'occuper d'elle. J'admire ce métier car on vient en aide aux patients, on prend soin d'eux. Mon plus grand rêve c'est de réaliser celui de ma maman. Elle voudrait faire le tour du monde et mon rêve, ce serait de l'accompagner. **Kelthoum, 17 ans, centre social La Gavotte-Peyret**

« Nous on est fiers ! »



J'ai 15 ans, je suis en seconde générale au lycée Saint-Exupéry. Je vis quartier Consolat. On a souvent une mauvaise image des gens qui habitent dans les quartiers nord mais ce n'est pas grave, nous on est fiers ! Ça fait de nous ce que l'on est. J'adore les langues, j'aimerais devenir interprète. Mon rêve c'est d'être bien dans ma vie, financièrement, faire le boulot que j'aime, être heureuse surtout. **Imen, 15 ans, centre social Les Musardises**

« Je suis en pleine réflexion »



Dans la vie j'aime aider les gens. J'adore le sport mais je n'en fais pas trop. Je suis d'origine kabyle. Je suis étudiante au lycée Marie-Curie en BTS Analyse biologie médicale. J'ai mon Bafa, je suis animatrice, et je travaille pendant les vacances au centre social de l'Estaque. En ce moment je fais aussi une formation de secouriste. Je ne sais pas encore ce que je veux faire comme métier plus tard. Je suis en pleine réflexion sur ma vie future. Mon rêve le plus cher c'est la paix dans le monde, qu'il n'y ait plus de guerre et que l'on vive toutes et tous en symbiose. **Anaïs, 18 ans, centre social de L'Estaque**

« J'aime beaucoup discuter »



J'aime beaucoup discuter avec les gens, je suis très sociable. Je suis au lycée pro commerce. Je ne sais pas encore ce que je vais faire comme métier mais j'aimerais me diriger vers un BTS vente. Mon rêve c'est de faire le tour du monde. **Léa, 15 ans, centre social de L'Estaque**

Ils ont aussi participé : **Chandeni (Bompard), Ilona (Bompard), Karim (Saint-Joseph), Rizhlène (Les Musardises), Sarah (L'Estaque), Rayanha (Les Bourrely).**

Du journalisme participatif

Voilà quelques années que La Ligue de l'enseignement des Bouches-du-Rhône fait confiance au *Ravi* pour réaliser son supplément J2R. Le mot d'ordre a toujours été de laisser la plus grande place à la parole des jeunes. Nous nous y sommes attelés avec force et conviction. Et c'est tout naturellement que cette année, nous leur avons laissé une place plus grande encore, celle de coréaliser ce supplément avec nous.

Une dizaine de jeunes des centres sociaux de La Ligue se sont portés volontaires pour intégrer notre rédaction de journalistes en herbe. Chandeni, Ilona, Camille, Yasmina, Rizhlène, Kelthoum, Karim, Mohamed, Hajar et Sarah ont répondu présent. La première rencontre s'est faite au Frioul. *le Ravi* les a formés à l'interview et au reportage, afin que par binôme ou en solo, ils sillonnent les différents ateliers du week-end pour ensuite les restituer. Mais aussi qu'ils aillent à la rencontre des différents intervenants et de leurs camarades pour les questionner et recueillir leurs réactions. Au départ, nos jeunes reporters avaient peur de ne pas profiter de leur week-end ilien et de devoir « travailler » plus que les autres. Et

puis ils se sont rapidement pris au jeu et se sont emparés du micro pour réaliser des interviews en toute autonomie.

Les apprentis reporters auraient dû poursuivre leur travail journalistique lors des séjours à l'étranger, mais la crise sanitaire en a décidé autrement... Alors nous nous sommes adaptés. Même si certains jeunes se sont démotivés - et on ne peut pas leur en vouloir - un noyau dur est resté. Rejoint par Anaïs et Léa, pour l'interview d'Ahmed Galai, lors de sa venue aux Escales Méditerranéennes, à l'Estaque, ou encore par Tawba, Imen ou Rayanha lors des stages créatifs.

Bien sûr, il aurait fallu plus de temps de rencontre entre les jeunes pour créer la même dynamique de groupe qu'au Frioul, mais malgré tous les reports et les annulations, grâce à l'aide précieuse de leurs animateurs et animatrices, nous y sommes arrivés. Moi qui les ai accompagnés tout du long, je suis très fière de ma joyeuse et talentueuse équipe de journalistes en herbe, de leur disponibilité, de leur énergie, de leurs prises d'initiatives, de leur humour communicatif et d'avoir réussi pour certains à surmonter l'appréhension qu'ils avaient d'aller vers l'autre. Et surtout je suis très fière du travail qu'ils ont accompli. Bravo !

Samantha Rouchard